

Un pèlerin d'espérance en méditerranée orientale

Pour son premier voyage apostolique, l'histoire retiendra que le pape Léon XIV a choisi les rives de la Méditerranée orientale, berceau du christianisme, en se rendant successivement en Turquie et au Liban.

En Turquie, le Saint-Père a célébré avec une intensité particulière le 1700^e anniversaire du Concile de Nicée. Il en a souligné la portée véritablement commune à toutes les confessions chrétiennes, notamment en rencontrant le patriarche œcuménique Bartholomée, primat de l'Église orthodoxe de Constantinople, dans son palais du Phanar, en visitant la cathédrale apostolique arménienne d'Istanbul ou encore en s'entretenant avec les responsables des Églises et communautés chrétiennes à l'Église syriaque orthodoxe de Mor Ephrem. Ce voyage a également été l'occasion de dialoguer avec les musulmans, notamment lors de sa visite à la célèbre mosquée du sultan Ahmet.

Au Liban, comme Paul VI en 1964, Jean-Paul II en 1997 et Benoît XVI en 2012, le pape s'est rendu au chevet d'un pays meurtri. À son retour, il a toutefois rappelé que le pays du Cèdre demeure une « mosaïque de coexistence ». Il y a rencontré les évêques, les prêtres, les consacrés et les agents pastoraux au sanctuaire Notre-Dame du Liban à Harissa. Il a prié sur la tombe de saint Charbel Makhlouf, au monastère de Saint-Maroun, a échangé avec la jeunesse libanaise et s'est recueilli en silence devant le monument en hommage aux victimes de l'explosion du port de Beyrouth.

De ce voyage d'une densité exceptionnelle, je retiens deux mots qui en constituent les véritables points cardinaux et qui nous permettent d'approfondir, à nouveaux frais, la doctrine sociale de l'Église.

L'unité, tout d'abord.

L'unité des chrétiens bien sûr, mais aussi l'unité de la famille humaine. Le pape l'a exprimé avec force : « La réconciliation est aujourd'hui un appel qui vient de toute l'humanité affligée par les conflits et les violences. Le désir d'une pleine communion entre tous les croyants en Jésus-Christ s'accompagne toujours de la recherche de la fraternité entre tous les êtres humains. Dans le Credo de Nicée, nous professons notre foi "en un seul Dieu, le Père" ; cependant, il ne serait pas possible d'invoquer Dieu comme Père si nous refusions de reconnaître comme frères et sœurs les autres hommes et femmes, eux aussi créés à l'image de Dieu. Il existe une fraternité et une sororité universelles, indépendamment de l'ethnie, de la nationalité, de la religion ou de l'opinion. »

La paix, ensuite.

Lors de la messe célébrée le 2 décembre à Beyrouth, le Saint-Père exhortait les chrétiens : « Lorsque les résultats [des] efforts pour la paix tardent à venir, [...] levez les yeux vers le Seigneur qui vient ! Regardons-le avec espérance et courage, en invitant chacun à s'engager sur la voie de la coexistence, de la fraternité et de la paix. Soyez des artisans de paix, des annonciateurs de paix, des témoins de paix ! »

Aux jeunes rassemblés devant le patriarcat d'Antioche des maronites, qui lui demandaient où trouver le point d'ancrage permettant de persévérer dans l'engagement pour la paix, il a répondu : « Ce point d'ancrage ne peut être une idée, un contrat ou un principe moral. Le véritable principe d'une vie nouvelle, c'est l'espérance qui vient d'en haut : c'est le Christ lui-même ! » Et d'ajouter : « La paix est vraiment sincère lorsque moi, je fais à l'autre ce que je voudrais qu'il me fasse (cf. Mt 7,12). Bien inspiré, saint Jean-Paul II disait qu'il n'y a "pas de paix sans justice, pas de justice sans pardon" (Message pour la 35e Journée Mondiale de la Paix, 1er janvier 2002 [...]) ; il en est ainsi : du pardon naît la justice, et la justice est le fondement de la paix. »

Par cette insistance sur l'unité et la paix, le Saint-Père met en lumière deux défis essentiels de notre temps — et plus particulièrement pour l'ensemble du bassin méditerranéen.

L'unité et la paix en Méditerranée, nous en avons bien besoin, surtout en temps où les tensions internationales se font croissantes et le bruit des armes de plus en plus menaçant. La soif de pouvoir et de profit de la part de quelques dirigeants irresponsables fait courir à l'humanité de redoutables dangers, au mépris des personnes et des peuples, spécialement des plus pauvres et des plus déshérités.

Nous pourrions nous sentir démunis face à de tels défis et de telles déchirures. Et pourtant, à l'approche de Noël, souvenons-nous que le Seigneur a choisi de nous sauver en se faisant petit enfant, ballotté par l'histoire, chassé par les puissants, membre d'une Sainte Famille contrainte de fuir en Égypte, comme tant de migrants aujourd'hui, fuyant la misère, la guerre et la corruption qui ravagent leurs pays d'origine. Mais Dieu n'abandonne pas ceux qui se confient à Lui. L'Enfant a grandi, sa Parole, son message, ses actes, puis sa condamnation, sa mort et sa résurrection ont travaillé le monde à la manière d'un ferment, d'une petite graine qui mûrit et grandit, d'un presque rien qui change tout. Nous sommes là pour en témoigner, et partager l'espérance que nous a donnée son appel.

L'espérance, ce n'est pas un vague optimisme : c'est un choix, exigeant, et même héroïque. Un grand romancier français, Georges Bernanos, qui s'engagea lors de la Guerre d'Espagne et séjourna à Barcelone au cours de l'été 1936, dans une période également fort troublée au plan international, écrivait ces phrases fortes que je livre à votre méditation :

« L'espérance est une détermination héroïque de l'âme, et sa plus haute forme est le désespoir surmonté. On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prennent faussement pour de l'espérance. L'espérance est un risque à courir, c'est même le risque des risques. L'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un homme puisse remporter sur son âme... On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. Le démon de notre cœur s'appelle « À quoi bon ! ».

A tous les membres, amis et partenaires de la Fondation « Centesimus Annus – Pro Pontifice », je souhaite un très joyeux Noël et une belle, heureuse et sainte année 2026, solidement ancrée dans l'espérance !

+ Jean-Marc Cardinal Aveline